

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 7

Artikel: Les voyages d'Alexandre Dumas
Autor: Dumas, Alexandre / Bellessort, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conte
Pré-du-Marché, Lausanne

LES NIUS

HIER, en rentrant chez moi, je surpris une scène qui me réjouit et me remémora une foule de souvenirs de mon temps de gosse.

Il y avait là, sur une promenade, une demi-douzaine de galopins qui jouaient au ballon. Soudain, à l'autre bout de la rue, une porte s'ouvrit, se referma en claquant et un gamin me passa devant le nez comme un tourbillon, en criant vers ses camarades :

— Lu-Lu... déra !

Juste avant de tourner l'avenue, je pus voir Lu-Lu, la blouse fouettée par le vent, sortir de sa poche gonflée un petit sac gris, étranglé par une ficelle.

Tiens! que je me dis, nous voilà à la saison des « nius » ! Tant mieux, l'hiver touche à sa fin, encore deux ou trois rebuses et l'on pourra suspendre son lourd manteau dans l'armoire. C'est que, vous savez, les nius, ça ne trompe jamais. Tandis que le merle, ma foi, il ne faut pas trop compter sur lui. Les morilles non plus, d'ailleurs ! En cherchant bien, vous en trouverez toute l'année et il y aura toujours un merle qui profitera d'un bon coup de soleil pour se dérouiller le gosier. Diable ! mettez-vous un peu à sa place, vous les messieurs aussi bien que vous les dames, pourriez-vous rester ainsi trois ou quatre mois sans piper le mot ? Non ! alors...

Mais allez chercher des gosses qui jouent aux nius aux moissons, par exemple, ou... en gardant les vaches, ou à Noël ! Rien à faire. Les nius craignent la grande chaleur comme le froid. Si l'année est en avance, à fin février, vous pourrez les voir dans les endroits abrités, sur les places publiques, sur les chemins non goudronnés... et surtout dans les cours des collèges. Il y en a de nombreuses variétés, et seuls les connasseurs rompus à leur maniement pourront vous renseigner sans se tromper. Vous avez des nius bleus, des nius jaunes, des nius noirs... tous aimés, tous beaux ! Vous en avez en pierre, ce sont les nius d'avant-guerre, vous en avez en terre... on les appelle des nius en caron; vous en avez des petits, des gros. Mais le plus beau de tous, c'est la corne, veinée de brun, le soleil lui donne des reflets d'œil vivant ; aussi, avec quel amour nous les soignons ; on les mettait goger dans l'huile à salade pour leur donner la viscosité indispensable et cette transparence de corne... racée !

Les nius forment la menue monnaie d'échange, on en perd et on en gagne, toujours avec sa même corne. Il peut arriver qu'un grand joue aux cornes, alors tous les petits font le cercle pour voir la partie se dérouler en silence, et tous, les mains dans les poches, palpent du doigt leur unique corne bien lissoe qui sonne avec les nius. La partie se déroule rapide, les gestes sont précis, à tour de rôle, les joueurs s'accroupissent, lèvent la main à hauteur d'œil, la rabaissent et d'une brusque détente du pouce, tirent sur le but. Les cornes s'entre-choquent... ou sont « loupées » et le projectile tourne éperdument sur lui-même, arrêté par une semelle relevée obliquement et le joueur revint la ligne, tirer sur le « pot ».

— Sainte chic !

— Reuve !

Mais voilà une émotion ! Une corne roule derrière un cailloux, à l'abri des attaques, ce qu'on appelle en termes militaires : être à couvert.

— Sainte décre ! S'écrite le joueur tout content de l'aubaine. Traduisez ; j'interdis de toucher à la position !

— J'ai dit : chic, avant ! clame Roby qui s'énerve.

— Ça m'est égal, tu devais dire : décre ! Tu n'as pas dit décre et j'ai dit sainte chic, tu n'as qu'à te taire ! Et puis, si tu n'es pas content, je prends ma mise, je ne joue pas avec des « froul-lons » moi !

Tous ces termes sont de la plus haute importance ! Tenez ! vous jouez contre un mur, votre corne revient et vous risquez de tomber à deux doigts d'un partenaire, alors, en jouant, vous criez : reuve ! et vous avez le droit de filer vous « poser » un peu plus loin. Mais, attention ! Il vous faut crier assez vite, avant qu'on lance : sainte reuve !

Dans le langage des nius, les « saintes » annulent tout ! Mais la frayeur des joueurs de nius, ce sont les grands ! Ils s'approchent d'un air inoffensif, vous regardent jouer un instant, attendent une nouvelle « pose » à cinq ou à six, par exemple, et se précipitent sur le butin avec un cri d'oiseaux de proie :

— Caland n'est pas mort !

Du moins disait-on ainsi de notre temps, peut-être que ça a changé maintenant et qu'on crie :

— M'me Hanau n'est pas morte !!!

Benj. Guex.



LE GROS DAVID ET SA VATSE

SE fauta d'om part dé lans po récrevî mon tâi que dâme queimeint ona crebeille, et ma fâi, l'âtr'hy, y sâi zu à la mia dé bou de la quenema, u Lion d'Or. Mon valet dévâi queverâ, et pisqu'y n'âve pas fauta dé m'eintornâ tot dé suite, ié biu quartetta avoué lou z'amis. Quand la né a été inque, y mé sâi dévâi por émodâ, mé le Gros Dâvid, que bâvâive à on'âtra trâbllie, et que brelantsive bin adrâi, m'enterve dinse :

— Te té cœuot pas sein mé ! Asséta-té oncor ona vouârba, le vin est d'estra et n'in vouleint ona oncor on litre. L'est mé que pâie.

— Na, ié prâu biu dinse. Ma fenna est tota solleta à la maison, avoué lou z'einfants, et te sâ bin qu'elle sâ fâ on moué de soucis quand y réste ein derrâi.

— Câise-té, patifou ! As-to poûaire de réâivre ona pootâie à l'hôtoo, âobin as-te dza trua biu ?

— Y n'é poûaire dé nion, et yé prâu biu. Quand l'est bon, l'est prâu.

Lé dessus y eintate mon manté, bouete ma carletta, serra la man u syndic et ès menicipaux et y mé couellhie. Devant le Lionè y mé sevge que la Sophie m'a de dé preindre ona livra dé

câfé. Y corse vitio vé l'anta Marienne, pouâi tinque mé via po la baraque, avoué mon caracoli désô mon bré.

Y âve pas dji menutes qu'y iâire ein route qu'y arree su le Gros Dâvid que trâbessive galhasset et que tegnâi tré tot le tsemien.

— Oh ! tâ assebin pouâire dé ta fenna, qu'y li fêse ?

— Tiet na, que mé répond, mé cé caion dé syndic m'a einfernâ. N'a-te pas de qu'y « hé-vessâi » !

Le Gros David, qu'est mon vesin, est on tot bouen' enfant, mé qu'âme trua sé veinta. Nion n'a on' asse bon tsavau tiet le sin, nion n'est asse solide tiet lui ; la plie balla semailleri de pâi, l'est lui que l'a. Et sâ tot, è pu tot, è ra tot iu. E mé fâ tiiodzor mouesâ à cé Tartarin dé Tarascon que tsassive le castiettes et qu'étai tant meinleur.

Tot d'on coup, mé qu'allâve dévant, y mé révire por l'y einterva :

— La vatsé que tâ atsétâie à la fâaire d'Ailifhio, est te bouena ?

— Y té crâio. Pllien le seillon, pllien on gros dietz (*baquet*) et on énorme petiou, épî, y bâive oncor la résta.

Djan-Pierre dé le Savoies.

LES VOYAGES D'ALEXANDRE DUMAS

(D'un article de M. André Bellessort dans la « Revue des Deux-Mondes », nous détachons ces quelques fragments ayant trait aux voyages en Suisse du grand romancier).

...Quand, le 21 juillet 1832, Alexandre Dumas partit pour la Suisse, ne vous figurez pas que c'était simplement parce que cela lui chantait de partir et d'aller saluer le Mont-Blanc. Si nous en croyons ses « Mémoires », on le considérait en haut lieu comme un dangereux personnage, un agitateur populaire. La police l'avait dénoncé pour son farouche républicanisme. Il s'était distingué dans l'insurrection provoquée le jour de l'enterrement du général Lamarque ; il avait lui-même distribué des armes aux insurgés ; et, le 9 juin, un journal légitimiste annonçait qu'il avait été pris à l'affaire du cloître Saint-Merry, jugé militairement pendant la nuit et fusillé à trois heures du matin. Quand il lut dans ce journal le récit de son exécution, il sauta à bas de son lit et courut à sa glace pour se donner des preuves de son existence. Au même moment, on lui apportait une lettre de Charles Nodier conçue en ces termes : « Mon cher Alexandre, je lis à l'instant dans un journal que vous avez été fusillé hier à trois heures du matin ; ayez la bonté de me faire savoir si cela vous empêche de venir dîner demain à l'Arsenal avec Dauzats, Taylor, Bixio, nos amis ordinaires. Votre bon ami, Charles Nodier. » On voit que Nodier ne se frappait pas facilement lorsqu'il s'agissait du cher Alexandre. Mais, — toujours si nous en croyons ses « Mémoires » — un aide de camp du roi l'avertit que l'éventualité de son arrestation avait été sérieusement discutée, et que le roi lui conseillait d'aller passer un ou deux mois à l'étranger ; à son retour, il ne serait plus question de rien.

Dumas avait toujours eu l'intention de visiter la Suisse : « C'est un magnifique pays, dit-il, l'épine dorsale de l'Europe, la source de trois

grands fleuves qui courent au nord, à l'est et au midi de notre continent. Puis c'est une république, et, ma foi, si petite qu'elle fut, je n'étais point fâché de voir une république. Mais il ne voulut pas que son voyage fut improductif. Il alla trouver l'éditeur Gosselin et lui proposa deux volumes sur l'épine dorsale de l'Europe. Gosselin fit la grimace. La Suisse était un pays bien usé. (Désjà !) Tout le monde y était allé. (Désjà !) Il n'y avait plus rien à en tirer. Dumas eut beau lui dire que, si tout le monde y était allé, tout le monde continuerait d'y aller, et qu'en admettant qu'il ne fut pas du de ceux qui en étaient revenus, il le serait certainement de ceux qui s'y rendraient : Gosselin ne se laissa pas convaincre. L'homme de peu de foi ! C'est ainsi que, de temps en temps, les éditeurs manquent le coche de la Fortune. Mais vous voyez que, dès cette époque, notre Dumas n'est pas un voyageur ordinaire. Il voyage par ordre du roi, comme Voltaire, ni plus ni moins. Du reste, les idées politiques qu'il emportait ne risquaient pas de lui donner un excédent de bagage. Elles ne le gêneront pas plus en route qu'elles ne nous gènent dans ses livres et dans son théâtre. Ce révolutionnaire, ce républicain farouche est l'homme le plus sensible à toutes les pompes humaines. Mais il est bien le fils de la Révolution par la familiarité avec laquelle il traite les grandeurs de ce monde.

En Suisse, à Arenenberg, il a été admis à présenter ses hommages à Mme de Saint-Leu, qui n'était autre que la reine Hertense. Elle l'a mené dans son salon devant un magnifique portrait de Bonaparte au pont de Lodi, signé Gros : « L'empereur, lui a-t-elle dit, a posé trois ou quatre fois. — Il a eu cette patience ? — Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela. — Lequel ? — Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère. » Il dîne à la table royale. Après le dîner, on annonça Mme Récamier. « J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de Mme Récamier ; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modèle de ses mains, je parlerais pour vingt-cinq ans. Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du Consulat, comme de choses qu'elles avaient vues. » La soirée se termina par des romances que la reine chanta elle-même sur des airs qu'elle avait composés.

Un autre jour, à Lucerne, Chateaubriand le reçoit. Le grand homme y vit presque en exil. « J'étais à Cauterets, lorsqu'arriva la révolution de Juillet, lui dit-il. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang, l'autre dans la boue, des avocats faisant une charte, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers. C'était triste à mourir surtout, quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie... Et maintenant allons donner à manger à mes poules. — Mais ne reviendrez-vous pas en France ? lui demanda Dumas. — Si la duchesse de Berry, répondit-il, après avoir fait la folie de venir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'ont pu l'empêcher d'y paraître. — Sinon ? — Sinon, poursuivit M. de Chateaubriand en émettant un second morceau de pain, je continuerai de donner à manger à mes poules. »

On écrirait des pages et des pages sur les aubergistes de Dumas. Il en est un resté fameux, celui de Martigny. Il accueillit Dumas par ces mots : « Monsieur est bien tombé aujourd'hui : nous avons de l'ours. — Ah ! ah ! dit Dumas, est-ce que c'est bon votre ours ? » L'hôtelier de Martigny sourit avec un mouvement de la tête qui signifiait : « Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger autre chose. » On lui servit donc un bifteck d'ours. Il en coupe un morceau gros comme une olive, l'imprégne de beurre et, sous les yeux bienveillants de l'hôtelier impatient de l'heureuse surprise que son hôte va éprouver, il l'avale. Il en coupe un second

morceau qui suit le même chemin. « Alors, c'est de l'ours ? — Oui, monsieur. — Vraiment ? — Parole d'honneur ! — Eh bien ! c'est excellent. » Les trois quarts du bifteck avaient déjà disparu, lorsque l'hôtelier, qui s'était éloigné, revint. « Ah ! dit-il, l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête ! » Dumas approuva. « Elle pesait trois cent vingt. — Beau poids ! » Dumas ne perdait pas un coup de dent. « Et qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds. — Je crois bien. » Et Dumas porta le dernier morceau à sa bouche. « Et ce gaillard-là, reprit l'hôtelier, a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué. Le morceau lui sortit de la bouche comme poussé par un ressort. « Que le diable vous emporte de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne ! » Et il sentit son estomac se retourner. « Je ne plaisante pas, monsieur ; c'est comme je vous le dis. » Suit l'histoire impressionnante du chasseur mangé. L'anecdote du bifteck d'ours fit le tour du monde, au moins du monde occidental. Dix ans plus tard, Dumas repassa à Martigny et, montrant l'hôtelier, toujours le même, à l'ami qui l'accompagnait : « Voici, dit-il, un homme qui me veut mal de mort. Tu vas voir. Demande-lui s'il peut nous donner un bifteck d'ours. » A ces mots, le visage de l'hôtelier se décomposa : « Ah ! s'écria-t-il en se prenant les cheveux à pleines mains, encore ! toujours ! Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie ! Ah ! ce Dumas, comme je l'étranglerais. » Voici ce qui s'était produit. Les *Impressions de voyage en Suisse* avaient eu un tel succès, qu'un matin, un voyageur demanda en regardant la carte : « Vous n'avez pas de l'ours ? — Plaît-il ? fit l'hôtelier. — Je vous demande si vous avez de l'ours ? — Non, monsieur, non, » Deux jours après, un autre voyageur dit : « C'est ici qu'on mange de l'ours — Je ne comprends pas, fit l'hôtelier. — C'est bien ainsi Martigny ? — Oui, monsieur. — Et l'Hôtel de la Poste ? — Oui, monsieur. — Eh bien ! c'est ici qu'on mange de l'ours. — Pourquoi ? — Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé. — M. Dumas ? Connais pas. » Huit jours plus tard, un autre voyageur entre, pose son sac à terre, s'assied et frappe de son couteau contre un verre en criant : « Garçon, un bifteck d'ours ! » Et depuis, les voyageurs affamés d'ours se succédaient, et l'hôtelier en perdait la tête. « Mais enfin, dit l'ami, qu'y a-t-il de vrai dans ton bifteck d'ours ? » Et Dumas de répondre : « Tout et rien. — Comment ? — Ecoute : trois jours avant mon passage à Martigny, un homme s'était mis à l'affût d'un ours et l'avait blessé à mort ; mais l'ours avait eu encore assez de force pour tuer l'homme et lui avait dévoré une partie de la tête. En ma qualité de poète dramatique j'ai mis la chose en scène. » Le pauvre hôtelier n'avait même pas sur la conscience d'avoir fait goûter de l'ours à Dumas. Et cela nous renseigne sur la véracité du voyageur. La réalité n'est pour lui qu'une matière périssable à merci. Il invente en servant des éléments qu'elle lui a fournis.

Alexandre Dumas était admirablement impressionnable. Tel récit de mort le faisait presque défaillir et la sueur lui coulait du visage ; mais, à peine remis, il était l'homme qui envoyait à une amie parisienne cet impromptu accompagné d'une fleur :

*Salut, ma sœur ! Je fus cueillié
Dans les jardins de l'Alhambra
Par quelqu'un que ta bouche oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour, si Grenade est à vendre,
C'est pour toi qu'il l'achètera.*

Dumas sait goûter la teinte bleue d'un paysage sous un magique clair de lune, rêver dans une église un rêve de croyant et s'épouvanter lui-même de la sinistre histoire qu'il a inventée.

Chez l'artiste. — Avez-vous réussi à faire le portrait de ma voisine très ressemblant ?
— Hélas : oui.
— Pourquoi hélas ?
— Parce que c'est pour cela qu'elle le refuse.

OH ! CES HOMMES.

Monsieur le Directeur du Conteure.

 A voisine, la Jeanne au charbon, m'a fait lire un article qui est dans votre journal de samedi dernier. Je n'irai pas par quatre chemins pour vous dire ce que je pense de ce vilain merle qui a osé écrire ça contre nous autres femmes, et de vous-même, d'avoir accepté d'imprimer cette méchanceté.

D'abord, ça doit être un vieux garçon grincheux qui a dû être rabroué sa vie durant, chaque fois qu'il essayait de faire la cour à une jeune fille. Il me semble que je le vois, cette espèce d'apôtre, poussé comme un singe, avec un œil qui regarde de bise et l'autre contre le joran. Ou bien alors, il est tombé sur une serpe de femme qui lui a fait voir l'enfer depuis le troisième jour de leur mariage. Il y en a, malheureusement, par-ci, par-là, de ces peignettes qui sont la honte de notre sexe et qui nous font un rude tort, à nous autres pauvres femmes.

Pour en revenir à votre homme qui n'a seulement pas osé signer son papier, il a un rude toupet d'écrire que les femmes « grignotent » les hommes. Il faudrait n'avoir rien en à se mettre sous la dent pendant trois jours, pour s'attaquer à des morceaux aussi coriaces que votre fabriquant de gandoises. On en aurait une belle indigestion.

Je ne veux pas relever toutes les « bedouineries » que ce vieux grigou vous a écrites, premièrement parce que, demain, on a la lessive et que je n'ai pas de temps à perdre. Secondelement, parce que je n'ai pas l'habitude d'écrire dans un journal. C'est pourtant pas l'envie qui me manque de tourner en bourrique votre espèce de malcommode qui croit avoir écrit de belles phrases, alors qu'on n'y comprend rien. Ce qui est clair, pourtant, c'est que ce malappris n'a jamais fréquenté des femmes de la campagne, sans cela il n'écrirait pas des choses qui ne tiennent pas debout. Nous autres, on a autre chose à faire que chercher à « dégoter » (c'est lui qui a inventé ce mot) les hommes « dans tous les domaines » ! En fait de domaine, on connaît celui qui nous fait trimer dur, du matin au soir et qui nous permet de tourner, tout juste. Si les femmes d'Amérique se mêlent d'un tas d'affaires : machines, automobiles, inventions et tout un tralala, c'est preuve qu'elles ont plus de temps à perdre que nous autres. Mais je me demande qui c'est qui fait le ménage, qui raccommode les guenilles, recoud les boutons, donne à manger aux poules et aux cochons et qui s'occupe de la lessive.

J'espère que ma réponse à ce fichu malotru ne va pas vous amener des niaises, mais j'avais ça sur le cœur et il fallait que ça sorte.

Avec tous mes respects.

Cousine Fanchette.

FOIRE ANNUELLE DES VINS VAUDOIS. VEVEY.

« Qui a bu boira », dit le proverbe. Qui a bu une fois, gracieusement, un verre dédié à délicieux vin doré de nos coteaux, qui a absorbé sans bourse déblier surtout une parcelle de cette âme du vin qui chante dans la bouteille, celui-là en voudra encore, et ouvrira cette fois ensemble sa bourse et son cœur.

A Vevey, ville que sa « Fête des Vignerons » a rendue célèbre, aura lieu désormais chaque printemps une Foire des vins vaudois, une dégustation de nos bons et honnêtes vins vaudois. Cette nouvelle a eu une heureuse répercussion et partout on se réjouit : on se réjouit de venir déguster ce breuvage divin dont les bienfaits ne se comptent plus, on se réjouit de venir fraterniser autour de ce nectar qui fait circuler dans nos artères un sang renouvelé et enrichi et qui seul nous apporte la joie et le bonheur de vivre. Ce nectar, notre vin, c'est notre sang. Il a reçu la protection divine et malheur à celui qui le méprisera et qui même abusera de lui !

Vevey va donc célébrer notre vin vaudois avec ferveur et noblesse. Vevey va donc d'une manière savoureuse, rendre hommage à nos braves vignerons vaudois auxquels l'on doit tant de gaité, et tant de réconciliations.

« Tous les méchants sont buveurs d'eau », dit le dicton populaire : qu'ils viennent donc à Vevey du